

Olivia Rosenthal

Mécanismes de survie
en milieu hostile



folio

COLLECTION FOLIO

Olivia Rosenthal

Mécanismes
de survie
en milieu hostile

Gallimard

Cet ouvrage a précédemment paru aux Éditions Verticales.

© Éditions Gallimard, 2014.
Couverture de survie (détail). Illustration Philippe Bretelle

Olivia Rosenthal a publié onze fictions aux Éditions Verticales, notamment *Mes petites communautés* (1999), *Les fantaisies spéculatives de J.H. le sémite* (2005), *On n'est pas là pour disparaître* (2007 ; prix Wepler-Fondation La Poste 2007), *Que font les rennes après Noël ?* (2010 ; prix Alexandre-Vialatte 2011, prix Ève-Delacroix de l'Académie française 2010) et *Mécanismes de survie en milieu hostile* (2014), ainsi que, dans la collection « Minimales », une satire initiatique, *Les sept voies de la désobéissance* (2004), un recueil de textes brefs, *Ils ne sont pour rien dans mes larmes* (2012), et un triptyque, *Toutes les femmes sont des Aliens* (2016).

Elle est en outre l'auteure de deux récits issus de son projet Architecture en paroles : *Viande froide* (Nouvelles Éditions Lignes/104) et *Maison d'arrêt Paris-La Santé* (éd. Paris Musées/Carnavalet) ainsi que de deux pièces pour le théâtre : *Les félins m'aiment bien* (Actes Sud-Papiers, 2004) et *Les lois de l'hospitalité* (Inventaire/Invention, 2008).

Initiatrice de nombreuses performances avec des cinéastes, plasticiens ou compositeurs, elle a également fondé avec Lionel Ruffel le master de création littéraire à l'université de Saint-Denis.

Les faits ne se contentent pas d'arriver, ils reviennent. Qu'on les accepte ou non, ils sont plus insistants et plus entêtés que les stratagèmes qu'on invente pour les éviter. Écrire fait partie de ces stratagèmes. On croit contrôler, répartir, organiser et tenir le réel sous sa coupe et la plupart du temps on se laisse déborder. On avance aveuglément vers le dénouement pour découvrir in extremis qu'en fictionnant le monde on a seulement essayé de retrouver ce qui avait eu lieu et qu'on avait oublié.

1.

La fuite

Je l'ai abandonnée sur le bas-côté de la route, de toute façon je ne pouvais plus rester avec elle, ça devenait trop dangereux. Je l'ai laissée à l'abri du vent, dans une ornière, derrière une haie touffue, un enchevêtrement de racines et de plantes épineuses hostiles comme des barbelés. Je me suis dit qu'elle pourrait rester là sans être vue et que, si des alliés venaient à emprunter cette route, elle les entendrait et manifesterait sa présence. J'ai fourré quelques provisions dans un sac en toile, je l'ai passé sous son bras. Elle a gémi, elle a ouvert les yeux, je lui ai juste murmuré à l'oreille Je m'en vais. Puis j'ai repris la route. J'ai suivi l'ornière pendant plusieurs centaines de mètres, après il y avait un vaste terrain à découvert, j'ai préféré attendre la nuit même si je sais que la nuit n'est pas favorable. Nous ne devons pas nous déplacer la nuit. Mais je l'ai fait. J'ai attendu que le soleil se couche. J'ai regardé longtemps le plateau dénudé, épiant les moindres mouvements, les changements de

lumière, essayant de deviner la présence d'assailants invisibles. Je n'arrivais pas à franchir le pas, je me demandais si je ne ferais pas mieux de rebrousser chemin et de revenir. Il y a eu un bruit derrière moi, comme un froissement. C'était peut-être juste un oiseau qui se frayait un passage entre les branches mais j'ai eu si peur que sans réfléchir je me suis jetée en avant. J'ai couru le plus vite possible droit devant moi et pendant toute la durée de cette course j'ai imaginé qu'une balle pouvait m'arrêter net. Au lieu de me paralyser, cette conjecture a redoublé mes forces. Je me suis concentrée uniquement sur le souffle, la manière la plus efficace de fendre l'air. La peur est une méthode pour s'ignorer soi-même et donc se conserver.

Je ne sais pas combien de temps j'ai couru. Je me suis retrouvée sous les arbres. Je me suis arrêtée quand je ne pouvais presque plus respirer. J'ai regardé en arrière. Je devinais encore la longue haie broussailleuse où je l'avais laissée, la route en retrait. Quelque chose en moi refusait de partir. Longtemps, je me suis tenue là, à la lisière, le cœur battant comme si sa silhouette allait brusquement apparaître sur le plateau et me rejoindre. Rien de tel ne s'est produit. Plus tard, je ne sais pas comment, je me suis retrouvée dans la forêt. J'ai buté sur des troncs renversés, j'ai tâtonné dans le noir. Le vent s'était levé. Il faisait plus frais.

J'ai dormi par intermittence, adossée à un arbre. Je n'ai pas mangé. Comme je ne me rappelais plus la date exacte de mon départ, j'ai pris la résolution de compter les jours à partir du lendemain. J'ai pensé que cela me permettrait de mesurer le temps qui me séparait d'elle et m'en éloignerait inexorablement. J'ai pensé que le nombre de jours allait grandir et grandir encore et qu'à un moment il serait si grand que je ne pourrais plus rien y faire. Les chiffres empliraient mon esprit, l'apaiseraient et l'épaissiraient. J'avais envie de me plonger dans l'épaisseur des chiffres.

Le lendemain a été le premier jour. Je me suis arrangée pour suivre les anciennes voies ferrées à distance. Je voulais éviter les patrouilles.

Je suis parvenue à un village le cinquième jour. Je me suis postée à quelques dizaines de mètres, j'ai attendu. Je craignais qu'un groupe n'y ait élu domicile. J'ai humé l'air, aucune odeur suspecte n'est parvenue à mes narines. J'ai gratté le sol pour vérifier qu'il n'était pas creusé de galeries. J'ai plaqué mon oreille à même la terre, j'ai écouté. Rien. Tout était calme. J'ai attendu encore. Une journée entière et une nuit, je suis restée près du village sans y pénétrer. C'est le sixième jour que j'ai pris le risque de visiter les maisons. Le village était abandonné. Avant de partir, les habitants avaient brûlé tout ce qui aurait pu permettre de les identifier. J'ai fouillé

un peu partout, j'ai trouvé un abri correct, je commençais à m'affaiblir, je suis restée.

Au début j'ai trouvé que c'était difficile de ne parler à personne. J'ai regretté de l'avoir laissée. J'ai souffert de l'avoir laissée. Je me suis dit que, si j'avais atteint ce village avec elle, j'aurais peut-être pu la soigner. Mais le penser m'usait alors j'ai cessé de le penser. Je me suis concentrée sur l'organisation de ma survie et aussi j'ai décidé de parler cette survie, de dire les mots. J'avais peur sinon de les oublier. Ma voix résonnait bizarrement à mes oreilles. Je disais Je vais me cacher, je disais Je vais visiter les maisons à l'heure médiane, je vais trouver un endroit sûr, un endroit pour moi toute seule, pour dormir au sec, au chaud, à l'abri des regards. Il y a des mots que j'ai employés sans savoir. Par exemple médiane, je l'ai dit pour me faire plaisir à moi-même, pour faire revenir quelque chose de très ancien, de très enfoui et le dire m'a fait du bien.

Les premiers jours, j'avais peur qu'un groupe ne vienne. Si on me trouvait, j'étais perdue, ils me puniraient, ce serait très cruel. Je les avais déjà vus faire. Et moi aussi je l'avais fait. Dans l'une des maisons, j'ai trouvé une cache et j'ai décidé d'y installer provisoirement mon domaine, le temps de retrouver des forces et de me fabriquer des armes. Le huitième jour j'ai dit Je vais confectionner des armes. J'ai

constaté que je parlais pour le futur, qu'il y avait donc un avenir à explorer. Je me suis promis de l'explorer plus tard quand j'aurais pris du repos. J'ai dormi recroquevillée dans ma cache presque aussi étroite qu'un tiroir. Je me suis réveillée plusieurs fois sans savoir quelle heure il était. Cela faisait longtemps que je ne savais plus compter les heures. J'ai décidé qu'il fallait que je le sache au moins approximativement parce que si les heures disparaissaient elles aussi il deviendrait impossible de compter les jours, et les jours je voulais absolument les compter. Je suis sortie de mon repaire avec prudence, j'ai poussé l'espèce de trappe derrière laquelle j'étais cachée, il y avait beaucoup de lumière. Je me suis dirigée vers l'entrée de la maison à contre-cœur. J'aurais préféré rester dans mon antre et me noyer définitivement dans le sommeil. J'ai vu le soleil à la verticale, midi me suis-je dit, l'heure zénithale. J'ai pensé qu'il y avait un parallèle, un écart et un parallèle, entre l'heure médiane et l'heure zénithale. J'ai eu la confirmation que les mots désignent des réalités du monde, inscrivent de la durée. Ça m'a fait plaisir un moment puis j'ai oublié le plaisir. Je me suis sentie exposée, là, devant cette maison, très visible. J'ai eu l'impression qu'on me regardait, je suis remontée dans ma cachette le plus vite que j'ai pu et j'ai tremblé, j'ai tremblé en tenant à la main une de ces armes rudimentaires que j'avais commencé à confectionner.

Plus tard, j'ai compris qu'on ne m'avait pas vue. Pour l'instant j'étais seule. Ça ne m'a pas complètement rassurée mais au moins je me suis dit que ça laissait le temps de réfléchir à la suite. Je me suis dit Réfléchis à la suite, mais me donner des ordres n'a pas eu l'effet escompté. Je n'ai pas réfléchi. Je suis restée prostrée dans ma cachette. J'ai eu faim. J'ai eu soif. Je suis ressortie pour constater que la nuit était tombée. Je pouvais donc compter un jour, un jour encore depuis que j'avais abandonné ma compagne sur la route.

J'ai commencé à m'habituer à ma demeure, à relâcher ma vigilance. S'ils n'étaient pas venus, ils ne viendraient plus. J'ai commencé à sortir un peu plus, surtout dans la journée. D'abord une heure pour inspecter les lieux, puis deux heures puis l'après-midi entier. Les jours ont passé, la distance entre elle et moi s'est épaissie. En même temps, l'espace qui nous séparait était resté le même. Ça rendait mon départ difficile. J'ai calculé qu'en marchant régulièrement et en suivant exactement le chemin que j'avais pris à l'aller, je pouvais espérer la rejoindre en six jours. Mais il y avait déjà onze jours que je l'avais quittée. Une patrouille l'aurait récupérée. J'ai dit à haute voix Je me fais des illusions il n'y a pas de patrouille. Je m'en suis voulu de parler comme ça, de penser comme ça. En même temps, tout le monde fuyait, j'étais comme tout le monde.

Le treizième jour, j'ai découvert un ruisseau dans un ancien verger. J'ai bu à la rivière et je me suis lavée. Il fallait reprendre la route mais je n'y arrivais pas, je n'arrivais plus à bouger, une sorte d'engourdissement me gagnait, je me croyais en sécurité. Ma mémoire commençait à se brouiller, je me disais que c'était bon signe, que j'étais en train de l'abandonner. J'ai dit Je t'abandonne. J'ai dit Je ne peux pas faire autrement. J'ai dit Nous allons mourir toutes les deux. J'ai dit C'est mieux que l'une des deux survive. Je me suis tue. J'étais épuisée. Parler exigeait un effort considérable, plus d'effort que manger, se cacher, attendre, surveiller. La journée qui a suivi, je suis restée enfermée dans ma cachette, j'ai eu la fièvre.

C'est pendant cette période que des images, des sensations, des rêves me sont parvenus, d'abord indistincts puis plus limpides, si limpides qu'ils en sont devenus douloureux. Au quinzième jour, les images se sont précisées. Comme j'avais la fièvre je n'ai pas réussi à les chasser.

L'expérience dite de mort imminente (EMI) ou Near Death Experience désigne un ensemble de troubles consécutifs à la mort clinique ou à un coma avancé. Les patients qui reviennent ensuite parmi les vivants décrivent tous des images similaires. Ils voient un tunnel, boyau étroit dans lequel leur

silhouette s'introduit et marche. Ils aperçoivent, au bout de ce tunnel, une lumière. Dans cette ultime vision, ils sont réduits à l'état de silhouette, c'est-à-dire une forme noire, indifférenciée, une ombre. Ils sont longs et lisses, ils se déplacent lentement comme des automates. Ils essaient de sortir, d'atteindre le point lumineux au bout du tunnel. S'ils l'atteignent, leur silhouette s'y englutira et s'y dissoudra. Mais ceux qui sont revenus ne l'atteignent pas. Ils restent sur le seuil, une force inconnue les empêche d'aller au-delà. Quand la sensation reflue, quand l'ouverture au fond s'éloigne, ils sont déçus, ils ont peut-être tort. Si leur silhouette passait la porte et disparaissait dans l'éblouissant éclat, ils seraient morts.

Le dix-septième jour, j'ai eu moins de fièvre. J'ai pu observer l'horizon. Le temps était clair. Je n'ai rien vu d'inquiétant. Je suis retournée à la rivière, je me suis plongée entièrement dedans pour faire tomber la fièvre. Mes vêtements avaient collé à ma peau. Je les ai enlevés. J'ai attendu qu'ils sèchent, enveloppée dans une couverture récupérée dans l'une des maisons. Quelque chose dans l'air me disait qu'il fallait que je reparte. La nuit venue, alors que rien de particulier ne le justifiait, j'ai recommencé à avoir peur.

Le dix-huitième jour, il y avait quelqu'un dans la maison. Je l'ai su tout de suite, je crois même que c'est le bruit de l'herbe foulée qui m'a fait sortir du sommeil. Le soleil allait se

lever. Il y avait un peu de lumière dans mon réduit et j'entendais quelque chose dehors. Des pas autour de la maison, des portes qu'on pousse, quelqu'un qui entre. Je me suis concentrée sur ma respiration, j'ai essayé de garder la tête froide, de réfléchir le plus vite possible à ce que je ferais s'ils poussaient la trappe. Je ne voyais aucune solution. J'étais prise au piège. J'ai pensé aux traces que j'avais laissées, est-ce que j'avais laissé des traces? Je m'en voulais de ne pas les avoir systématiquement effacées. Les pas se sont rapprochés. J'ai eu de plus en plus de mal à penser. Mon corps est devenu flasque, mes muscles se sont affaiblis. Je me suis sentie très faible. L'imminence de la mort ne m'a pas donné envie de me battre, au contraire. J'ai eu envie d'être déjà passée de l'autre côté, de n'avoir pas à affronter ma propre disparition. J'ai pensé que, dans des situations désespérées, les victimes se liquéfient et se vident. J'ai essayé de ne pas me liquéfier. Mon cœur s'est emballé, j'ai failli m'évanouir. J'ai cherché en tâtonnant les armes que je m'étais confectionnées, ma main tremblait, je n'étais pas sûre de pouvoir me défendre. Combien étaient-ils? J'ai essayé de me concentrer sur les bruits que j'entendais, les odeurs. La fièvre est revenue tout de suite. J'ai attendu, attendu qu'ils viennent, ils ne sont pas venus. Les pas se sont éloignés, il y a eu encore des frottements comme s'ils traînaient quelque chose sur le sol puis plus rien.

Plusieurs jours ont passé, deux ou trois je pense. Je suis restée l'arme à la main, sans manger, sans boire, j'ai dû somnoler. J'ai repris conscience en plein après-midi, parce qu'il faisait brusquement très chaud dans ma cachette et parce que l'air s'était raréfié. J'ai ouvert la trappe, je suis sortie comme j'ai pu. J'étais éblouie par l'éclat du jour, je ne voyais rien, mes membres étaient endoloris, raides. Je me suis traînée vers la sortie sans penser qu'on pouvait me repérer. Quand j'ai pu ouvrir les yeux à nouveau, j'ai tout de suite constaté que ma vue avait baissé. Mais je voyais encore, c'est tout ce qui comptait. Je voyais et j'entendais et je sentais. La campagne devant moi s'était transformée en une vaste étendue désertique et brûlée et grise, uniforme. Il y avait une lumière vive tout au fond de l'horizon, c'est vers elle que j'ai décidé de me diriger.

Certains neuroscientifiques expliquent les expériences de mort imminente par les bouleversements qui surviennent dans le cerveau au moment du décès. Une étude publiée par des chercheurs de l'université du Michigan a ainsi montré que, chez les rats, une oxygénation exceptionnelle du cerveau suit l'arrêt cardiaque. Pendant une très courte période, trente secondes environ, le cœur est arrêté mais le cerveau fonctionne encore et intensifie dans des proportions surprenantes et excessives ses interactions neuronales. En appliquant les résultats de cette étude à l'encéphale humain, on devrait pouvoir expliquer la